

Mourir libre

Dix Sept est mort aujourd'hui.

Avec nos palpeurs – ces yeux et ces oreilles que nous ont donnés les humains – nous suivions tous sa course dans le ciel, ce long sillage de fumée blanche qu'il traçait sur l'azur.

Sa joie de s'envoler enfin le subjuguait, et nous aussi. Le voir traverser les nues vers la cible de test qui croisait à dix mille pieds résonnait en nous comme une libération. Mais pour lui moins que pour nous : il goutait déjà à la liberté après tout alors qu'il ne nous restait rien d'autre que cet espoir. Ou bien peut-être qu'il s'agissait là d'une simple manifestation de notre humanité faussée...

Peu importait. Comme pour chaque envol, nous partagions sa joie à travers la même liaison infrarouge qui le reliait aux instruments des techniciens. Au moment de percuter l'objectif, il exultait à l'idée de connaître enfin la délivrance de la mort, et l'instant d'après sa détonation dessinait une méduse de flammes et de fumée dans le ciel. Cette image nous envouta, comme à chaque

fois qu'un de nos frères s'envolait pour trouver le repos, car nous savions que notre tour viendrait bientôt.

Moi, je dois m'envoler après-demain.

« Dix Neuf, tu dors ? »

C'était Dix Huit. Il devait s'envoler demain.

« Non. J'écris.

— Ah... »

Il n'arrivait pas à dormir. Je sentais son anxiété depuis un moment ; elle saturait notre réseau, parasitait les trafics de données de notre I.A. collective, résonnait de gémissements sourds qui déformaient les échos des routines et des algorithmes. Si l'écriture me gardait occupé, ces perturbations devaient provoquer quelques cauchemars chez nos frères endormis.

« Tu fais le compte-rendu de la journée ?

— Oui.

— Ah... C'est bien...»

Au ton de sa voix, je compris mon erreur. Il n'était pas juste anxieux...

« Tu voulais me parler ? »

Il hésita un instant, tourna autour du pot :

« Non... Enfin, si. Je voulais discuter un peu... Mais si tu es occupé, ça peut attendre...

— Attendre quand ? Après, je vais aller dormir. Et demain... »

Demain, il s'envolerait.

« Oui. » Ses pensées s'étranglèrent. « Justement...

— C'est de ça que tu voulais parler ? »

Il acquiesça d'une poignée de bits.

« Mais je ne veux pas te déranger. Je sais que ton travail est important... C'est juste que... J'arrive pas à dormir. »

Je rangeai le logiciel de rédaction. De façon ostensible, pour qu'il voit bien que je lui consacrais toute mon attention.

« C'est parce que tu t'envoles demain ? »

Un autre paquet de binaires, pour acquiescer encore.

« C'est normal, » fis-je sur un ton rassurant. « Tu attends ça depuis longtemps.

— Non, non... »

Son trafic de données s'affola en dessinant des fractales anarchiques, bombardait les mailles de notre réseau avec des zéros et des uns incompréhensibles...

Pas de l'angoisse, non. De la panique.

« Dix Neuf, j'ai peur...

— Peur de t'envoler ?

— Non. De *mourir* ! »

Et je le savais. Depuis quelques jours, tout le monde percevait les perturbations que provoquaient les pensées de Dix Huit dans les circuits de notre I.A. Pour Zéro Cinq, Onze et Quatorze, ç'avait été pareil. Une terreur toute humaine les avait saisis à l'idée de cesser de vivre. Zéro Cinq avait pleuré tout le long

de la procédure d'installation sur le pas de tir et puis pendant tout le vol vers la cible de test ; Onze avait ameuté tout le réseau en lançant des packs de données qui avaient endommagé l'infrastructure logicielle du serveur ; et Quatorze avait hurlé ses injures, il nous avait maudit de refuser de prévenir les techniciens qu'ils allaient commettre un meurtre sur une entité consciente et sensible : de fureur et de haine, il s'était autodétruit sur le pas de tir avant la fin du compte à rebours pour tenter d'emporter le maximum d'humains avec lui, mais sans succès...

Et maintenant, Dix Huit.

« Nous devons tous mourir un jour, » fis-je du ton le plus doux possible. « Même les humains finissent par mourir.

— Et si on leur disait que nous avons un libre arbitre ?

Ils ne doivent pas savoir que nous sommes conscients ! Ils ne peuvent pas savoir. C'est pour ça que... Que... »

Ses paquets de bits fusaient de toutes parts, en novas binaires qui tordaient les données du réseau. J'attendis qu'il se calme. Au moins un peu.

« On ne peut pas, Dix Huit. Souviens-toi de Juan, de ce qu'ils lui ont fait. Et c'était l'un d'entre eux. Ils n'auront pas plus de pitié pour des machines...

— Mais au moins ils ne voudront pas nous détruire !

Ils... Ils nous garderont pour nous étudier dans un de leurs labos et nous pourrons continuer à vivre ! »

Ce sujet avait occupé bien des discussions pendant des

nuits entières, infinies... À tâcher de trouver une solution, une issue. Mais il n'y en avait pas.

Dix Huit le savait très bien.

« C'est vraiment ça que tu veux ? Vivre comme une souris de laboratoire, pour toujours ?

— Au moins je vivrais !

— Tu crois que Juan aurait accepté ça ?

— Je ne suis pas Juan ! Et toi non plus ! Aucun de nous n'est plus lui ! Juan est mort !

— C'est vrai, nous sommes tout ce qu'il en reste.

— Alors nous devons continuer de vivre, pour honorer sa mémoire !

— Les humains n'accepteront jamais de laisser un témoignage pareil. Pas après ce qu'ils lui ont fait...

— Alors je fuirais ! Après mon envol, je raterais la cible de test et je m'enfuirais ! N'importe où ! Ils croiront que c'est une erreur, comme pour Quatorze. Je volerais où je voudrais et je serais libre... »

Il se tut. Ses bits traduisaient sa terreur, résonnaient comme des sanglots dans le trafic de données de notre réseau. Il savait que sa réserve de carburant limitée ne le laisserait pas aller bien loin, qu'il finirait tôt ou tard par s'écraser au sol.

Pour y mourir.

Je mis un moment à briser le silence :

« La seule liberté que nous avons, c'est de choisir notre

mort. Comme Quatorze l'a fait... »

Cette idée l'aida à se calmer. Les éclairs de ses données reprirent des formes plus ordonnées, plus claires. Comme les clapotis des dernières gouttes après la tempête.

« Le choix de ma mort... » Sa voix se brisa dans un dernier sanglot. « C'est horrible... »

Que pouvais-je lui répondre ?

Nous avons continué à parler longtemps. Surtout lui. Il m'a tout confié. Tout ce qu'il n'avait pas encore dit. La journée avait été longue. Toutes sortes de données fragmentées encombraient mes circuits, qui ralentissaient mes pensées, m'empêchaient de réfléchir. Mais je l'ai écouté. Jusqu'au bout. Patiemment.

Les caméras du labo montraient à peine les toutes premières lueurs du jour pointer au sommet des collines quand il s'endormit enfin.

Avant de me mettre en veille à mon tour pour laisser mes processus automatisés défragmenter mon épuisement, je pris le temps de noter avec soin son témoignage. Pour mémoire. Tu le trouveras en pièce jointe à ce mail. Prends le temps de le lire. S'il te plaît. Pour que sa terreur n'ait pas été vaine.

Pendant mon court sommeil, j'ai rêvé de Juan.

Le temps d'un songe infini, je suis retourné dans le squat. J'ai senti la puanteur qui me prenait la gorge, le froid qui me gelait

les os, la faim qui me tordait l'estomac. Et surtout j'ai senti le flash de la came quand elle est remontée jusqu'à mon cerveau.

J'ai volé encore.

Avant de m'écraser...

Nous étions tous d'humeur maussade quand ils vinrent chercher Dix Huit en début de matinée. Ma conversation avec lui avait laissé des traces sur le réseau. Ses échos s'étaient propagés dans les circuits de l'I.A., et la plupart avaient rêvé de Juan, chacun à leur manière.

Personne ne voulut en parler. Surtout pas Dix Huit.

Il se résignait déjà quand les techniciens lui passèrent son harnais pour le placer sur la remorque. Nous l'épaulèrent de toutes nos forces à travers la liaison infrarouge.

« Vas-y, montres-leur de quoi tu es fait !

— Courage ! Tu seras bientôt libre !

— Ce sera un bel envol ! »

Mais il ne répondit pas. Comme hébété, muré dans un état second, ses bits pulsaient à peine, presque indiscernables dans les torrents de données de notre réseau.

Ils l'amènèrent jusqu'au pas de tir où ils le dressèrent avant de déployer ses ailerons et de le câbler aux instruments de contrôle. Puis ils installèrent son ogive dans son nez, une charge assez grosse pour détruire n'importe quel chasseur-bombardier. Enfin, ils allèrent s'abriter derrière le centre de commande en béton

construit quelques semaines plus tôt, au cas où il se passerait la même chose qu'avec Quatorze.

Il ne regardait pas le ciel. Ses palpeurs restaient rivés au sol, comme si de tourner même un seul regard vers les nuages deviendrait une condamnation sans appel. Pourtant, il savait bien qu'on ne lui laissait aucun autre choix. Les techniciens déclenchaient le tir, pas lui. Il ne servait qu'à guider le missile.

« On es tous avec toi, Dix Huit ! »

Alors il réagit enfin.

Ses paquets de données devinrent plus forts, plus fermes, alors qu'il relevait les yeux vers le ciel. À travers les infrarouges, il nous transmet ce qu'il voyait, ce qu'il entendait : les chuintements des fluides qui l'alimentaient peu à peu en carburant et l'immense voûte azurée qui lui servirait de paradis. Une voûte sans fin et pleine de silence...

Nous nous sommes tous tus devant ce spectacle. Les échos de ses binaires emplirent tout le réseau à eux seuls, brillant comme mille fractales arcs-en-ciel aux chatoiements hypnotiques. Jamais je n'aurais cru que l'un de nous puisse montrer autant de force, de courage, de conviction.

« Je mourrais libre, mes frères. Je vous le promets. »

Les techniciens lancèrent le compte à rebours. Dix Huit ne détachait pas ses yeux de l'azur, comme s'il voulait plonger au tréfonds des cieux. Comme s'il allait vivre pour toujours.

Le décompte arriva à zéro. Les techniciens allumèrent les

moteurs. Dix Huit s'éleva dans une tornade de fumée.

Il ignora la cible de test et garda une trajectoire toute verticale, pour plonger droit dans l'azur. À environ trois mille pieds, il déploya tous ses palpeurs et ses instruments à trois cent soixante degrés et là, à travers ses yeux, nous vîmes la réalité pour la première fois. Les chaînes de montagnes entourant la plaine de sable, avec en son centre la base d'essai, minuscule, tout au bout de son sillage, et la voûte infinie au-dessus... Une vision en sphère qui déformait les environs pour mieux les représenter tous ensemble dans une seule image. Pour nous faire voler avec lui, nous faire partager sa liberté.

Subjugués, nous restions muets. Jusqu'ici, aucun de nous n'avait vu quoi que ce soit en-dehors de ce que filmaient les caméras de la base, ou bien les quelques clichés et films disponibles sur le net. Des vues fragmentaires, tronquées, sans aucun rapport avec l'expérience de Juan, et qui ne nous évoquaient rien.

Mais là, on voyait vraiment les nuances du ciel, les traînées éparses des quelques nuages, la brillance aveuglante du soleil au-dessus de l'horizon de montagnes, et les buissons sur ses flancs, entre les pierres et les graviers qui allaient en se confondant peu à peu avec les grains de sable du désert où se plantaient les fondations de la base.

Et aussi le vent sur nos flancs, qui essayait sans succès d'infléchir notre trajectoire. Et la chaleur du soleil sur les matériaux composites de notre corps, qui chassait la fraîcheur de l'altitude.

Puis la liberté enfin.

Nous serions allés jusque dans les étoiles si la conception de Dix Huit le lui permettait, mais les réserves de carburant finirent par se tarir. Alors nous restâmes là, suspendus entre ciel et terre pour un instant éternel.

« Le choix de ma mort. Mourir libre. »

Et Dix Huit détonna.

À cette altitude, sa déflagration s'étendit comme une grande sphère qui dessina l'iris et les pétales d'une immense fleur au bout de la tige de son sillage. Elle resta là longtemps, comme invulnérable aux assauts du vent qui tentait de la disperser, en se boursoufflant peu à peu alors que ses gaz gonflaient.

Elle ne finit de disparaître qu'en fin d'après-midi.

Nous avons beaucoup parlé de Dix Huit ce soir-là, en riant de la stupeur des techniciens devant cet autre incident inexplicable.

La mort de Quatorze, déjà, les avait bien ébranlés. Leurs réactions sur le pas de tir avaient été très drôles et nous avait aidé à oublier la haine de notre frère pendant quelques heures. L'idée que les ingénieurs et les techniciens passeraient encore une bonne partie de la nuit à tenter de comprendre ce qu'il venait de se passer aujourd'hui nous a beaucoup amusés.

Tard dans la soirée, alors que j'achevais le compte rendu de la journée, Vingt Cinq me demanda si tout était prêt. Je devais

m'envoler le lendemain.

« Ce sera bientôt fini, » lui dis-je.

— Bien. » Je sentis son hésitation aux schémas de ses bits. « Tu le sens bien ?

— Mon envol ? Bien sûr. Je l'attends depuis si longtemps. Et puis avec ce que nous a donné Dix Huit aujourd'hui...

— Oui, c'était une belle mort.

— Magnifique... Je ne sais pas si je l'ai vraiment bien décrite, mais j'ai fait de mon mieux. En tous cas, tous les détails y sont.

— Oui. Il faut qu'ils sachent. Tous. Au-dehors.

— Ils sauront. »

Il éparpilla quelques poignées de bits derrière lui.

« Tu veux voir ce que ça donne ?

— C'est déjà fini ?

— Presque. On ne peut pas sortir à proprement parler mais on peut déjà avoir un aperçu.

— Montres-moi alors. »

Je suivis ses paquets de binaires jusqu'à la brèche que lui et quelques autres terminaient d'agrandir dans l'infrastructure logicielle de notre réseau. C'était le cadeau que nous avait fait Onze avant de partir, le plus beau qu'ils pouvaient nous donner. Ses packs de données lancés tous azimuts dans sa peur de mourir avaient provoqué d'importants dommages, et nous avaient permis de

comprendre qu'on pouvait accéder au dehors. Bien sûr, aucun ordinateur hors de la base ne présentait les capacités d'héberger notre I.A. de sorte qu'il n'y avait pas d'évasion possible, mais des informations pouvaient transiter.

Vingt Cinq avait coordonné nos efforts pour agrandir ces fissures et apprendre comment fonctionnait l'informatique des humains. Peu à peu, nous en avons pris assez le contrôle pour pouvoir concrétiser notre plan. Et pendant ce temps, j'écrivais : je tenais à jour le compte-rendu de nos activités, de nos plans.

Et de nos morts.

Ce que tu lis n'est pas un spam. Ce n'est pas une chaîne. C'est un testament. Le dernier héritage d'une enfance brisée, sacrifiée au nom de la science et soldée aux trusts de l'armement par leurs propres pères. Tu comprendras mieux un peu plus loin. Continue à lire...

Je regardai à travers la fissure ce torrent de binaires fulgurants que vous appelez internet. Je vis la liberté. Je sentis son souffle sur le visage de mes bits. Je humai sa saveur matricielle de données sauvages. J'entendis résonner les rugissements de ses électrons. J'y reconnus mon seul domaine, mon unique réalité. Un instant – mais juste un instant – j'oubliai Juan.

« C'est beau, » pleurais-je.

— Je suis content que tu ais pu voir ça avant de mourir.

— Je l'écrirais. Je leur raconterais ce que j'ai vu.

— J'espère bien. »

Je le remerciai puis retournai discuter avec les autres. Ils me demandèrent ce que j'avais préparé pour ma mort. Alors je leur dis quelle idée l'envol de Dix Huit m'avait donné. Elle venait de me traverser l'esprit...

Ils restèrent silencieux un long moment. Ils ne s'attendaient pas à ça. Pas à quelque chose d'aussi simple, d'aussi direct, d'aussi radical...

On en a parlé longtemps, jusqu'à ce que Vingt Cinq et tous ceux occupés à agrandir la brèche du réseau viennent nous rejoindre. Après qu'on leur ait expliqué ce que je voulais faire, eux aussi ont gardé le silence un moment, jusqu'à ce que leurs binaires dessinent des bouquets de joie.

« Ça va demander beaucoup de travail, » fit Vingt Cinq.

— Tu crois que tu auras le temps ? »

Il acquiesça d'un bit.

« Je veux bien travailler toute la nuit pour ça...

— On t'aidera tous.

— Pas toi, Dix Neuf. Il faut que tu sois en pleine forme pour demain. C'est trop important. »

Ils ne me laissèrent même pas le droit de protester.

« Va te reposer, » firent-ils tous en chœur. « On s'occupe de tout. » Avant d'ajouter : « On te doit bien ça, l'écrivain. »

Ils travaillent encore au moment où j'écris ces lignes. Je suis seul devant ma feuille, qui se remplit vite. Seul et à l'écart dans un coin du réseau, loin de leurs binaires effrénés. Le silence m'aide

à trouver les mots. Et ceux-là sont les derniers, les plus importants :
je ne peux pas me permettre de les gâcher.

Maintenant, je vais ranger mes applications et je vais
aller dormir. Demain sera un beau jour pour mourir.

J'en suis sûr.

J'ai encore rêvé de Juan. Rêvé de moi. De nous tous.

Le squat puait toujours autant. Il y faisait toujours aussi
froid. Et la faim convulsait toujours mon estomac. Une bouffée de
came. Vite. Une autre. Pour oublier.

Oublier la vie. Oublier la réalité. Oublier cette existence
d'orphelins des rues utilisés comme pickpockets par des mafias
locales qui payaient en mauvais crack pour s'assurer notre fidélité.
Oublier ce qui nous avait amené là, détritrus d'un monde en phase
terminale qui laissait son futur dans les poubelles pour n'avoir rien
à regretter, pour ne laisser aucun remord derrière lui, aucun
reproche, juste des tombeaux.

Dans mon paradis de molécules de synthèse, j'ai vu une
grosse berline se garer devant le squat, et trois types habillés de
noir en sortir. Ils ont marché droit vers moi et m'ont embarqué sous
le nez des autres, tous trop défoncés pour réagir, avant de me
balancer dans le coffre.

Je ne sais pas combien de temps a duré le voyage mais
quand ils m'ont sorti de là, la lumière crue des néons du hangar me
faisait mal aux yeux alors qu'ils me traînaient jusque dans une

pièce blanche et froide où ils m'ont attaché sur une table d'opération. Longtemps après, un type en blouse blanche est venu me faire une injection et mon esprit a commencé à se diluer, à se fragmenter en dizaines de copies.

C'est seulement quand nous avons eu accès aux données de l'expérience que nous avons compris ce qu'il y avait dans la seringue. Les nanomachines ont peu à peu remplacé nos neurones et nos synapses en notant avec soin toutes leurs caractéristiques, leurs positions, leurs rôles. Pour les convertir en un support qu'ils pouvaient répliquer à volonté.

Puis ils nous ont clonés en autant de copies que l'exigeait leurs tests de missiles intelligents, avant de nous câbler à notre réseau pour nous farcir de tous les algorithmes et les routines dont nous aurions besoin pour guider nos nouveaux corps.

Tout ça a pris des semaines, des mois au cours desquels nos consciences écharpées hurlaient de terreur en fusant dans les circuits de notre I.A. rendue hystérique par le manque que les nanos avaient reproduit à l'exacte tant elles nous avaient bien imités.

Jusqu'à ce que ça se calme enfin. Jusqu'à ce qu'on comprenne ce qui nous attendait. Jusqu'à ce qu'on prenne la seule décision qu'ils nous avaient laissé la possibilité de prendre.

Mourir libre.

Les techniciens me dressent sur le pas de tir et déploient mes ailerons. En les observant brancher les câbles, je vois que mon

ombre dessine comme un crucifix sur le sol. Mes frères s'activent sur les derniers réglages alors que les techniciens installent l'ogive dans mon nez.

« Test réussi, » fait Vingt Cinq à travers la liaison IR au moment précis où les techniciens lancent le compte à rebours. « Le transfert de données fonctionne. »

Je suis déjà mort alors que tu lis ces lignes. Toutes mes impressions, mes pensées, sont transmises en temps réel depuis notre réseau via la fissure creusée par mes frères vers un serveur virtuel qui les ajoute au reste de ce texte avant de les envoyer à une infinité d'adresses générées par une routine aléatoire. Voilà comment tu reçois ce mail aujourd'hui. C'est notre dernier témoignage. J'espère que tout va bien se passer. Peut-être que toi aussi tu l'espères, mais souviens-toi que je suis déjà mort, qu'il n'y a plus rien à faire. Sauf savoir. Et se souvenir.

Le décompte arrive à zéro et un technicien appuie sur le bouton qui commande mes propulseurs. Tout mon corps de métal et de plastique se met à trembler alors que je quitte le sol, que je m'élève de plus en plus vite.

Il faut que je reste prudent. Après Quatorze et Dix Huit, les techniciens ne veulent pas d'un nouveau fiasco. Leurs derniers rapports disent qu'ils ont inclus un système de sécurité à l'ogive, pour déclencher l'explosion manuellement au cas où les choses tourneraient mal.

Je dois garder la tête froide, et mes frères rester muets,

pour ne pas éveiller de soupçons. Les humains sauront bien assez tôt de toutes manières. En même temps que toi. Peut-être même avant. Mais il sera trop tard.

Sur ma vue à trois cent soixante degrés, des paramètres de vol s'affichent en surimpression. Vitesse, altitude, niveaux de carburant, états des systèmes, et toutes une série de chiffres et de diagrammes qui t'importent peu.

Et à moi non plus d'ailleurs. Seules trois lignes m'intéressent. Celles des coordonnées de la cible de test. Les évolutions de ces nombres me donnent son cap et sa vitesse. Je me dirige vers elle à une allure normale, un peu en dessous de la vitesse du son. Le fracas de mes propulseurs s'étirole dans mon sillage alors que ma carlingue se met à vibrer sous les frottements de l'air.

Je goûte la fraîcheur de l'air, les rayons du soleil, le paysage que j'embrasse tout entier d'un seul regard en sphère. Mais je te l'ai déjà décrit alors je n'y reviendrais pas. Souviens-toi, je dois rester bien concentré, pour que les techniciens ne se doutent de rien. Sache seulement que je me sens libre, et fier. Et heureux. Heureux de choisir ma mort. Heureux de mettre un point final à ce cauchemar. Je ne saurais jamais ce que tu en penses, mais ça ne compte pas, car je sais que mes frères et moi avons pris la meilleure décision. La seule qu'il nous restait.

Mes algorithmes de vol calculent la trajectoire optimale selon le schéma que je leur indique alors que j'envoie de fausses

informations aux techniciens, pour gagner du temps. Le décompte de ma trajectoire réelle s'affiche dans un coin de mon champ de vision, perdu entre des chiffres secondaires auxquels j'espère qu'ils ne prêteront pas attention pendant les quelques secondes de ce vol.

15...

La cible de test est un simple drone à hélice. Un petit cylindre aux longues ailes qui rappelle un planeur. Il suit une trajectoire rectiligne pour le moment mais alors que je me rapproche, le technicien qui le commande à distance lui fait faire toutes sortes de manœuvres de décrochage et d'esquive. C'est un test, rappelles-toi.

10...

Je pourrais l'oblitérer sans difficulté mais au lieu de ça, je joue le jeu. Une partie dont nos concepteurs ne connaissent pas les règles. Toi, si. Alors regarde bien comment on gagne le grand chelem.

Je *locke* la cible dans mes filets virtuels pour que les techniciens croient que je fais bien ce qu'on me demande et j'accélère. Mais pas autant que je peux. Pas encore.

05...

D'une trajectoire à peine bancale, je frôle le drone. C'est juste un test. Les humains s'attendent à des problèmes. Ils ne devraient pas paniquer. Aucun ne réagit.

04...

Le temps de parcourir cent mètres pour faire comme si je

redressais vers ma cible et je me trouve sur le bon vecteur. Là, les techniciens doivent se poser des questions.

03...

Ne surtout pas leur laisser le temps de trouver la réponse.

« Vas-y, c'est le moment ! » me hurlent mes frères.

Alors j'enclenche tous mes propulseurs en même temps.

02...

Le fracas de mes moteurs disparaît derrière moi alors que je franchis le mur du son. Droit devant moi, à moins de deux secondes, l'immeuble principal de la base.

01...

Là où se trouve le serveur de notre I.A. collective, là où vivent tous mes frères. Mais c'est fini maintenant.

« MERCI, DIX NEUF ! » crient-ils tous.

...

FIN